

Remarques sur la Langue Française des XII^e et XIII^e siècles

Comparée avec les Langues Provençale, Italienne et Espagnole, dans les mêmes siècles.

Ce seroit retrancher un des principaux objets sur lesquels l'esprit philosophique doit s'exercer, que de négliger l'étude des Langues, et de mépriser la recherche des étymologies, qui en fait une partie des plus essentielles.

L'autorité de M. de Leibnitz ne seroit-elle pas capable de ramener ceux qui penseroient différemment ? Ce grand homme a senti toute l'utilité de cette étude, pour démêler les origines des Nations ; mais nous osons aller plus loin, et nous ne craignons pas d'avancer que cette partie de la Littérature, considérée philosophiquement, peut être encore bien plus importante. Il n'est point, en effet, de plus sur moyen de s'instruire solidement des progrès que l'esprit humain aura faits dans une Nation, et des accroissemens successifs de ses connoissances, que d'étudier l'origine et les progrès de la langue qu'elle a parlée, et de suivre, pour ainsi dire, le caractère de son esprit en suivant la marche de ses idées, en observant de quelle manière s'est formée cette langue, et comment se sont introduits les différens changemens qu'elle a éprouvés, soit dans les mots qui représentent les idées, soit dans la construction grammaticale qui assemble et réunit les mêmes mots.

Plusieurs auteurs célèbres, tels que Henri Etienne, Pasquier, Nicot, Fauchet, du Cange, Ménage, Châtelain et autres, nous ont laissé d'amples ouvrages, qui nous fournissent des matériaux très-utiles pour l'histoire de notre langue. D'autres auteurs plus modernes ont traité ce sujet, qui s'est encore enrichi de nouvelles remarques entre les mains de quelques-uns de nos Académiciens. L'intérêt du vrai et les diverses manières de le considérer, ont engagé entre eux une espèce de combat, dans lequel M^r Bonami et de la Ravalière ont pris différens partis. Je ne me présente point pour entrer en lice au milieu de ces combattans, qu'il me soit permis de me servir de ce langage, je ne prétends point

avoir ici d'autres fonctions que de fournir des lances courtoises à ceux qui pourront en avoir besoin ou qui voudront en faire usage. Je ne sais lesquelles seront victorieuses, ni de quel côté elles feront passer l'avantage ; mais je ne puis douter qu'elles ne procurent aux deux partis, comme aux spectateurs, la satisfaction de voir la vérité acquérir de nouvelles lumières, qui peut-être serviront à la mettre dans tout son jour.

Les langues Française, Italienne et Espagnole ont entre elles des traits de ressemblance et de conformité si sensibles et si marqués, qu'on ne peut guère étudier l'histoire de l'une, qu'on ne s'instruise en même temps de l'histoire de ses compagnes ; je dirois même presque de ses sœurs, si je voulois prendre un parti. Il faut donc remonter aux anciens monumens qui nous restent de ces trois langues, pour découvrir l'origine de celle qui fait l'objet de notre curiosité.

Les recherches que j'ai faites sur nos anciennes poésies Provençales, m'ont procuré une pièce de Rambaut de Vaqueiras, qui non seulement nous offre ces trois langues ensemble, mais encore deux autres qui leur sont associées, et qui sont du même temps, la Provençale et la Gasconne. Le Poète, qui mourut en 1226, suivant Crescembeni, intitule sa pièce *descort*, c'est-à-dire dispute, querelle, complainte d'un Amant qui n'étant jamais d'accord avec lui-même, ni avec sa Dame, se livre au désordre et aux transports de la passion qui l'agite. Ce genre de poésie, dont on attribue l'invention à Garins d'Apcher, est défini par un glossaire Provençal, manuscrit de la bibliothèque de S^t Laurent de Florence, chanson ayant plusieurs airs différens : *Cantilena habens sonos diversos*.

Nos anciens Poètes François du XII^e siècle ont fait usage de cette espèce de poésie, et lui ont donné le même nom ; il nous en reste plusieurs d'Adans le Boçus, d'Adans de Givenci, de Gaces